

**BAILLARGEON, Noël, *Le Séminaire de Québec de 1800 à 1850* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994).**

Lucien Lemieux

Volume 49, Number 3, Winter 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305449ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305449ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lemieux, L. (1996). Review of [BAILLARGEON, Noël, *Le Séminaire de Québec de 1800 à 1850* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994).] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(3), 419–421. <https://doi.org/10.7202/305449ar>

## COMPTES RENDUS

BAILLARGEON, Noël, *Le Séminaire de Québec de 1800 à 1850* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994).

L'auteur poursuit l'œuvre littéraire de sa vie, en publiant ce quatrième tome sur l'histoire du Séminaire de Québec. Il prouve par ses publications son attachement à l'institution séculaire et son souci d'une recherche définitive sur le sujet.

Son approche aurait pu être davantage critique sur ce qui a déjà été écrit par d'autres auteurs sur le même sujet; il relève peu d'erreurs ou de points de vue différents déjà publiés. Les sources premières ont sans doute été inventoriées en totalité, du moins celles du Canada. Ne trouverait-on pas en effet des documents relatifs à l'histoire du Séminaire, en particulier des originaux, aux archives de la Congrégation de la Propagande au Vatican, au *Public Record Office* à Londres, aux archives des Missions étrangères de Paris, surtout en ce qui a trait au personnel du Séminaire, dont il est question dans les deux premiers chapitres du livre, ainsi qu'au patrimoine longuement décrit dans les trois chapitres suivants.

La gestion de ce vaste patrimoine, constitué des fiefs et seigneuries du Sault-au-Matelot, de Coulonge, de Saint-Michel, de l'Île-Jésus, de l'Île-aux-Coudres, de Beaupré, de la terre de La Canardière et du domaine de La Trinité, était considérée comme «le premier souci des directeurs» du Séminaire. La bonne volonté de ces derniers ressort bien, mais aussi leur peu de compétence. En effet, à partir de 1851, ils s'en seraient remis finalement à des professionnels qualifiés en la matière.

La «communauté» du Séminaire était fort limitée entre 1800 et 1850. Il n'y a eu que dix-neuf agrégés dont douze auraient quitté le Séminaire de leur plein gré et deux parce que nommés à l'épiscopat. Des prêtres auxiliaires et des grands séminaristes de passage complétaient un corps professoral surchargé, étant donné l'accroissement constant des étudiants au Petit Séminaire: 130 en 1805, 200 en 1829, 300 en 1840, 378 en 1850. Il s'agissait surtout d'étudiants des basses classes, par exemple 244 sur 313 en 1843, dans les degrés inférieurs aux Belles-Lettres, ce qui laisse entendre que très peu terminaient leur cours classique: 11 seulement en 1839 et en 1851.

«Corporation sans aucun rapport de filiation ou de dépendance à l'égard de quelque établissement que ce soit», le Séminaire commença à être dirigé par des Canadiens durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'au-paravant des Français y avaient la main haute. Jérôme Demers en fut la figure dominante, mais on ne peut passer sous silence l'Américain John Holmes, car son dynamisme et sa créativité marquèrent considérablement l'évolution du Petit Séminaire. Ses propos du 9 août 1843: «nos efforts ont pour but plutôt de mettre nos élèves en état d'étudier par eux-mêmes les choses que de les faire approfondir au collègue» et ce que Pierre-Joseph-Olivier Chauveau a dit de lui: «qu'il faut être et paraître» indiquent la qualité de sa philosophie de l'éducation.

La formation de la jeunesse masculine est l'œuvre à laquelle s'emploie le Séminaire. Certes le Grand Séminaire pourvoit à la formation des futurs prêtres du diocèse de Québec. Noël Baillargeon montre qu'ils sont une dizaine à la fois et qu'ils y restent peu d'années, car ils terminent leurs études théologiques en étant régents au Petit Séminaire et dans les collèges qui sont fondés à cette époque. Initiés au respect de l'ordre et de l'autorité, les jeunes ecclésiastiques étudient à partir de la *Théologie* de Poitiers, qui était exempte de jansénisme et de gallicanisme. Un grand accueil y fut fait à la théologie morale d'Alphonse de Liguori, la moins rigoriste de cette époque. Contrairement au Séminaire Saint-Jacques de Montréal, l'enseignement théologique à Québec tarda à prendre le tournant ultramontain.

Le Petit Séminaire fait l'objet des cinq derniers chapitres du livre. Claude Galarneau a déjà retracé dans *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)* l'histoire de ces institutions. L'apport de Noël Baillargeon reflète une analyse certes plus serrée, car il s'agit de la monographie d'une seule d'entre elles. Il est particulièrement intéressant de remarquer les Plans d'éducation de 1790, de 1816 et de 1830, les liens éclairants que l'auteur fait avec ce qui a précédé la période étudiée et ce qui l'a suivie, de même que les améliorations apportées à l'éducation des jeunes dans un cadre de continuité. Il peut paraître surprenant d'apprendre, par exemple, que l'enseignement du français et de l'anglais a fait partie du programme d'études seulement en 1808-1809 et en 1814-1815, tellement le latin prenait toute la place; le grec ne fit son apparition qu'en 1829-1830. Comment ne pas admirer le *Précis d'architecture pour servir de suite au traité élémentaire de physique* mis au point par Jérôme Demers le 4 août 1828, relié en 299 pages et servant pour son cours en la matière? Les notes de cours des professeurs compensaient alors le manque de manuels. En 1840, Jean Langevin entreprit d'inclure dans la classe junior de Philosophie le calcul différentiel et intégral, ce qui faisait du Petit Séminaire une école où les mathématiques étaient enseignées aussi bien que dans les «meilleures institutions du même genre en Europe».

Noël Baillargeon peut ne pas avoir lu tout ce qui concerne le Séminaire de Québec de 1800 à 1850 dans les livres et les articles de revues scientifiques publiés depuis 1986, date de la plus récente des publications rapportées dans sa bibliographie. Le laps de temps entre la recherche et la publication fut tellement long que cela peut être compréhensible.

Merci à l'auteur de sa ténacité à poursuivre l'histoire du Séminaire de Québec avec autant de minutie et de la présenter avec autant d'intérêt. La lecture en est facilitée grâce à une présentation bien articulée; les photographies et la carte de la seigneurie de Beupré sont fort opportunes.

*Centre diocésain  
Longueuil*

LUCIEN LEMIEUX